

RÉVÉIL

Aux fentes des volets se glisse le Matin. Qui pose, curieux, ses yeux d'or dans mon rêve. L'ombre s'efface... ma paupière se soulève... Et chaque mentie accuse un contour plus distinct.

Entre mon être et la veillesse qui s'éteint, Près d'un sonnet boiteux qu'en m'éveillant j'achève Un ruban traîne... Hier, dans le docteur tu brèves. Me semble emprisonné dans ce nœud de satin.

Pourquoi, dans ce ruban dont j'ai paré ma tête. Reste-t'il tout l'éclat de la nocturne fête Jusqu'à faire en mon cœur naître un émoi joyeux ?

Si ce n'est que, tandis que se mourait la danse Et que votre pensée emplissait mon silence, Le bleu de ce ruban sut arrêter vos yeux.



Mondanités.

M. et Mme George Lapeyre sont partis mercredi pour New-York d'où ils se rendront à Vermont, Mass.

M. et Mme Lucien Ledoux et leurs fils sont au Canada pour quelques semaines.

M. et Mme Benj. Kernan partiront mardi pour French Lick Springs, Ind., et termineront la saison au Canada.

Mme Paul Michard est de retour de Blotzi où elle a passé plusieurs semaines chez Mme A. J. Smith.

Mme Albert Baldwin passe quelques temps à Chataouga, New-York.

M. Fernand Lapeyre passe la fin de la saison à Mount Clemens, Mich.

Mlle Jennie Rainey est arrivée de New-York lundi.

M. et Mme W. D. Maginnis sont de retour d'un séjour à la Passe Christian, où ils étaient les hôtes de M. et Mme Peter F. Poupod.

M. et Mme Winchester Bowling sont partis mercredi pour New-York et le Canada.

Le mariage de Mlle Louise Lange et de M. Grant Ashby True, sera célébré lundi, à la résidence des parents de la mariée, M. et Mme Bertha Lange, avenue Esplanade.

Le Dr et Mme Francis J. Kearney sont les hôtes de M. J. B. Levert, à Blotzi, Miss.

Mme Richard Milliken passe la saison à Atlantic City.

Le Juge et Mme Walter Guion sont partis récemment pour la Caroline du Nord où ils passeront quelques semaines.

Mme Félix Outarid est en ce moment chez sa fille, Mme Archibald Wilkins, à Waynesville, Ga. Mme Outarid a passé la première partie de la saison à la Passe Christian avec M. et Mme Charles de B. Orléans.

M. et Mme Ernest Jahocks partent prochainement pour Atlantic City.

M. et Mme Pierre Oubettes sont de retour de Chattanooga, Tenn.

Mme Samuel Trufant et Mlle Sal. De Trufant sont actuellement à Tonaway, O. du N., où elles passeront encore quelques semaines.

M. A. Britton est arrivé à la Nouvelle-Orléans mercredi, après un long voyage en Europe et il est reparti jeudi pour rejoindre Mme Britton à Narragansett Pier, où ils passeront la fin de la saison.

Mme G. B. Westfield est en ce moment chez ses parents, le Juge et Mme F. A. Monroe, à Flat Book, Ga. du N.

M. et Mme Pemberton Baldwin occupent depuis quelques jours la résidence d'été près d'Alta.

M. William Agar est à Atlantic City avec Mme Gustave Kohn et Mlle Thérèse Kohn.

Mme Marion Baker va passer la fin de la saison dans la Caroline du Nord.

Mlle Marguerite Maginnis est actuellement à la Passe Christian chez sa tante, Mme P. F. Poupod.

Le mariage de Mlle Rita Baudier avec M. Henry Olivier sera célébré mercredi, le 7 septembre, à 6 h. 30 de l'après-midi, à l'église Mater Dolorosa, avenue Carrollton. Les amis des futurs conjoints sont par le présent avis invités à assister à la cérémonie pour laquelle on n'ouvrira pas de cartes.

Mme J. H. Menges et Mlle Mamie et Pauline Menges sont parties lundi pour Chicago, St-Paul et le Canada.

Mme Horace Upton est de retour d'un séjour à Atlantic City.

Mlle Belle Dickson passe quelques semaines à Blowing Rock, C. du N.

M. et Mme Fernand May sont de retour de New-York, où ils étaient allés rejoindre M. et Mme A. Britton à leur arrivée de l'Europe.

Mlle Marguerite Simpson est à Bar Harbor pour la saison.

M. et Mme H. F. Baldwin sont attendus aujourd'hui d'un voyage à l'Ouest et au Nouveau Mexique.

Mme Roland Williams passe quelques semaines en Virginie.

M. et Mme John H. Menges sont partis la semaine dernière pour la Caroline du Nord.

Le Juge et Mme Andrew Wilson sont actuellement à Breward, C. du N.

M. et Mme Paul Brand sont partis hier pour New-York et les Adirondacks.

Mlle Alice Prochaska est arrivée ces jours derniers de Coburg, Canada, où elle a passé quelque temps avec sa tante M. S. O. Thomas.

Le Dr et Mme Edward Harper sont en visite chez M. et Mme S. Locke Breaux à la Passe Christian.

M. John Gravelly est reparti pour New-York mercredi, après un séjour chez son père, M. Frank P. Gravelly.

Mlle Julie Fulwell passe d'été à Coburg, Canada.

Milles Lisette Bonnet et Armelle Dullho ont récemment passé quelque temps à Long Beach, Miss., avec leur cousine, Mme Walter Lawson.

Mme John Glegg est de retour d'un séjour à la Passe Christian.

M. et Mme Jules Delvalle font part du mariage prochain de leur fille, Alice Marie, avec M. Camille Gravel, d'Alexandrie, Lou. La cérémonie aura lieu le 24 août à 5 heures et demie, à l'église Evangéliste de Jeanerette, Lou.

Le Collier de L'Impératrice.

Avec un geste négligent, faisant tomber du doigt la cendre de son cigare, le peintre David Melray interrompit soudain :

« Mais à propos, vous avez vu que parmi les changements apportés par loi à ce bizarre et pompeux domaine de l'Académie, Guillaume II a fait enlever la statue de Heine, et, comme Platon chassait Homère de sa République, l'empereur germanique exile le poète allemand du jardin merveilleux où l'avait placée pieusement la mélancolie de l'impératrice autrichienne retirée à Corfou ? »

« Oui, répondit en riant Dariat le romancier : décret d'autocrate gêné par la verve du grand moqueur que fut Heine, lettre de cachet posthume de l'homme d'action, qui veut faire la plus grande Allemagne, contre le sceptique mordant... »

Un silence plana un instant dans le grand cabinet de travail au centre duquel un large rais de soleil, pénétrant par une verrière, faisait reluire la longue caisse polie d'un piano à queue ; et la phrase sonna, évoquant aux yeux des quatre amis réunis le panorama prestigieux de l'île ionienne assise dans la gloire de sa mer d'azur et de son ciel de lapis-lazuli au seuil de l'Adriatique.

Puis lente et sourde la voix de Jean Berlier, le statuaire aux conceptions épiques, murmura tristement :

« Décidément, Corfou est fatale aux poètes d'Occident... Melray, d'un geste brusque, releva la tête, questionnant :

« Ah ! oui... Georges Ardant, n'est-ce pas ? »

Le statuaire répliqua d'un mouvement d'épaules ; mais le peintre insistait :

« Un accident de mer, m'a-t-on dit... »

Dariat allait répondre affirmativement, quand le maître de la maison, Pierre Eriéo, jusque là silencieux, sa brune et énergique figure de Basque nerveux crispée d'une contraction douloureuse, se redressa lentement, et d'une voix sombre, répliqua :

« On a laissé croire à un accident ! »

Et comme tous manifestaient leur étonnement, le compositeur continua avec un sourire amer :

« Oui, on a "laissé" croire, même, à vous, Berlier, qui étiez pour lui un ami fidèle... »

Le ton était si grave que tous, impressionnés, fixèrent leur tête d'un regard inquiet :

« Comment ! balbutiait le statuaire, il y a autre chose, et vous n'en avez rien dit ? »

« Ce secret n'était pas le mien, mon ami, et je ne suis délié de la parole donnée au mort que de puis ce matin... Aussi, comme "on" me l'a ordonné, je vais parler maintenant... »

D'un meuble incrusté d'écaïlle et placé derrière son piano, Eriéo tira une lettre, puis, revenant à ses amis, commença :

« Vous savez seulement qu'on a appris un jour avec stupeur la mort, à trente-deux ans, de Georges Ardant, né à Corfou par accident, en plein succès, en pleine possession de son beau talent de poète, de son génie, et, à l'heure même, de son droit de dire, et que moi, son plus intime ami, son camarade d'enfance, mandé par télégramme, je suis allé le chercher à bas pour le ramener à Paris... Je ne savais rien, moi... Mais en repartant de cette "île maudite" où m'avaient amené soixante heures de rapide jusqu'à Brandisi et quatorze heures de mer, en reprenant le navire de retour pour cet atroce voyage, le consul de France qui m'avait assisté dans ces heures lugubres me remit un pli, en me disant : "Votre malheureux ami devait avoir un pressentiment, car il m'avait donné votre nom, monsieur, comme la seule personne que je dusse prévenir en cas d'accident, et m'avait laissé ceci pour vous être remis." Le pli était une enveloppe portant mon nom et contenant une seconde enveloppe, avec ces mots : "Tu n'ouvras cette lettre que sur le bateau en revenant." Bouleversé, j'étais, et aussitôt le bateau engagé hors des passes de Corfou, j'ouvris, dans ma cabine, ce tragique testament... Mes amis, c'est la troisième fois seulement que je déplie ce papier, et Georges était mon collaborateur et mon meilleur ami... Je vous prie de m'excuser si je... »

Une main sur les yeux, Eriéo se tut un instant ; puis la voix raffermie, il lut :

« Mon Pierre, quand tu lirais ceci, le soir tombera sur l'Adriatique : tu seras en mer et tu ramèneras mon corps à bord de ton paquebot pour que j'aie dormi éternellement dans ma terre de France : mon ami le plus cher, pardon de t'offenser ce calvaire, et merci... Pour tout le monde, de tout le monde tu entends, sauf toi et "elle", je suis mort d'un accident comme tu en arrives tous les jours aux réveils de mon espèce : cela n'étonnera personne, car les poètes sont, distraits et les

LE Chrysanthème.

Parmi tant d'aventures où se laissent entraîner nos cœurs inconstants, sommes-nous sûrs d'avoir jamais aimé ? Quelle femme avons-nous vraiment chérie ? Marie, qui nous donna le plus de joie dans la douleur, ou Madeleine, qui nous coûta le plus de larmes dans la tendresse ? Nous ne saurions rien affirmer. Ce que nous savons, c'est que les plus simples de ces drames intimes, on nous avons saigné, ne sont pas les moins poignants. Je veux conter celui dont le souvenir demeure en moi comme une gravure sur l'airain, indélébile.

J'avais à peine vingt ans. J'habitais avec ma mère derrière les Invalides une maison dont les fenêtres dominaient l'hôtel Louis XIII du marquis de Haut-Verbois. Le marquis résolut de supprimer cet inconvénient et acheta la maison pour la démolir. Une indemnité fut offerte aux locataires non arrivés à fin de bail. On tomba d'accord. Nous étimes six mois pour déménager.

Cependant le marquis évitait de se promener dans son jardin et en abandonnait la plus grande partie aux caprices de la nature. Elle y jetait à cœur joie une flore hirsute, un mélange de ronces et d'orties où s'ébattaient des chats sauvages. Seule, Mlle Yvonne de Haut-Verbois s'égarait dans les allées de ce coin de parc plus que rustique, sauvage.

C'était une grande jeune fille, très mince et très distinguée, aux gestes rares. Elle avait cet air noble et un peu triste que je prêtai aux châtelaines du moyen âge. Je m'étonnais qu'elle ne fût pas coiffée du hennin comme ses aïeules et suivie d'un lévrier. Elle m'ignorait. Quand, dans la rue, nous nous croisions, elle posait sur moi ses yeux pers avec indifférence. Pour moi, au contraire, l'heure où je l'apercevais dans son jardin était la seule qui comptât, qui valût d'être vécue. A force de la guetter, de l'attendre, de la contempler derrière le rideau de ma chambre, je m'étais pris à aimer absurdemment, passionnément, de toute mon âme, cette vierge lointaine, si lointaine !

Ma mère mourut. Des affaires de famille m'imposèrent une absence. L'été approchait. Quand je fus de retour, le marquis et sa fille étaient partis pour la campagne. Mon amour sans espoir s'accroît encore dans la solitude, dans la double solitude, si je puis dire, où je vivais. Vint l'automne. Les arbres, en se défeuillant, laissèrent mieux voir l'hôtel avec ses fenêtres closes. Une mélancolie émouvante s'exhalait de cette grande demeure vide, silencieuse, au milieu de ce jardin que les brises d'octobre, mêlées de pluie, frémissaient chaque jour davantage. Les dernières fleurs, dont quelques roses tardives pourrissaient sur leurs tiges, mais un chrysanthème isolé avait grandi, fleuri, dans le coin le plus abandonné, parmi les orties. Mon imagination amoureuse en fit tout de suite un symbole. Cette belle fleur, au cœur d'or, personnifiait Mlle Yvonne de Haut-Verbois, dressant parmi les vilénies du monde sa pure silhouette, son idéal grâce.

Et je versais là-dessus éperdument. On se doute que je trouvais à Chrysanthème des rimes charmantes. La veille de la Toussaint, je passai toute la nuit à poétiser et recopier mes vers. L'hiver sévissait déjà hâtif. La gelée gravait en relief sur les vitres des paysages merveilleux, des chaînes de monts aux cimes dentelées. La neige tomba, fit du jardin un linoléum. Cependant, l'hôtel m'apparut, dès le matin, toutes persiennes ouvertes, et Mlle Yvonne marchait dans la neige.

Un coup de vent passa sur ma table, leva mon poème et le jeta comme un oiseau mourant au pied de la jeune fille. Je la vis le ramasser et commencer de lire.

Je m'enfus ! J'allai me blottir au fond de l'appartement. Toute ma pensée, mon cœur à nu entre les mains de cette vierge adorée comme une sainte ! Je me sentais mourir de confusion, j'aurais voulu réellement mourir.

Quand je me décidai, calmé, à revenir vers la fenêtre, Mlle de Haut-Verbois avait disparu. Le chrysanthème n'existait plus. Sans doute, elle avait arraché de ses propres mains cette malheureuse fleur à laquelle elle était redevable de l'hommage insensé, outrageant, d'un étranger !

Mon chagrin fut immense. J'étais humilié, accablé, désespéré. Les projets les plus sots traversaient mon esprit. Je fus sur le point d'écrire une lettre d'excuses à Mlle de Haut-Verbois. Je m'arrêtai, finalement, au parti plus sage de m'abstenir, et je songeai au pieux devoir qui réclamait ma présence au cimetière où dormait ma mère. Aussi bien ne trouverai-je pas sur sa tombe et dans la prière un peu de baume pour mon cœur blessé ?

Chemin faisant, j'ouvris distraitement un journal. Mes yeux tombèrent sur cet écho mondain : « Nous apprenons le prochain

Le ménage de-Bismarck.

Le célèbre polémiste Maximilien Harden vient de consacrer une étude dans le "Zukunft", au ménage Bismarck.

On sait que le "chancelier de fer" aimait profondément sa femme, Johanna Puttkamen, qu'il appelait affectueusement "Nanne"; cependant Mlle Bismarck n'était point belle, bien au contraire ; elle était petite, maigre, chagrine, laide. Quand elle fut morte, il resta à sangloter longtemps à son chevet, les pieds nus.

Pour Maximilien Harden, le secret de la fascination exercée par cette femme sur le grand homme est qu'elle était bonne mère et femme d'intérieur, de très grand bon sens, dévouée à son mari jusqu'à l'oubli de soi-même.

Jenne fille, elle n'est que deux passions : le piano et le cheval ; elle les sacrifie à son mari. Aux fêtes et réceptions, elle n'allait que lorsqu'il lui disait qu'il fallait venir. Toutefois, jamais Bismarck ne prétendit la faire aller où cela ne lui plaisait point. Mais il n'était pas laissé cependant toucher à ses droits.

Une fois, la vieille Impératrice se plaignit qu'aux repas de la Cour les femmes des ministres eussent des places trop "élevées". Un courtois fut chargé de l'inter le terrain auprès de Bismarck, qui répondit brusquement :

« Ma femme n'a pas une place inférieure à la mienne. Quant à moi, qu'on me mette où l'on voudra. Or qu'on me mette, ma place sera toujours "élevée". »

Il avait besoin d'une femme son politique, et quand il rentrait des luttes diplomatiques et parlementaires, il était heureux de retrouver une femme toute pleine de saine égocentrisme domestique. Ainsi, le véreux plus de cinquante ans. Aux funérailles, quand le pasteur eut fini l'oraison funèbre, Bismarck détacha d'une guirlande une rose blanche, alla chercher la cinquième volu-me de "l'Histoire de Fraitschke" et sortit.

« Cela me fera venir d'autres idées, dit-il sur le seuil. »

L'Académie Anglaise

L'ombre de Bismarck doit frémir d'aise. Les Anglais n'avaient pas d'Académie, calquée sur l'Académie française avec ses quarante immortels, ses prix littéraires et ses prix de vertu. Ils vont en avoir une. Vingt-sept écrivains, choisis parmi les membres de la Société royale de littérature et de la Société des auteurs, furent déjà le premier noyau de la future Académie. A leur tour, ceux-ci devront élire les onze autres académiciens.

La nouvelle Compagnie se recrutera non seulement parmi les écrivains de tout genre, mais aussi parmi les hommes politiques les plus distingués. C'est à lord Morley que la présidence a été offerte.

Le but de la future Académie est ainsi défini : 1° maintenir la pureté de la langue anglaise ; 2° encourager les personnes qui travaillent à la perfection de la littérature anglaise ; 3° marquer, par des discours de réception, les étapes de l'histoire littéraire de l'Angleterre ; 4° désigner les personnes dignes de recevoir les médailles décernées par la Compagnie ; 5° récompenser les œuvres littéraires de mérite. « Long life » à l'Académie anglaise !

Entente probable entre le Cabinet de Madrid et le Vatican.

Rome, 13 avril. — Des démarches officieuses sont faites pour établir un terrain d'entente et régler la question religieuse qui a causé une rupture des relations diplomatiques entre le gouvernement espagnol et le Saint-Siège, et l'on a bon espoir d'y réussir.

Ces démarches, entreprises par des catholiques influents, visent à la reprise des négociations avant la réouverture des Cortès. Au cas où elles aboutiraient le premier ministre Canalejas devrait engager à déposer au Parlement espagnol des projets de loi concordant avec le résultat des négociations.

HOSTETTER'S STOMACH BITTER